Le « Voyage à Nice »

DU

Chancelier Michel de l'Hôpital

Les commencements de Michel de l'Hôpital ont été difficiles. Jean de l'Hôpital, son père, médecin et confident du connétable de Bourbon, ayant embrassé la cause et suivi la destinée aventureuse de son maître, fut exilé de France et dépouillé de ses biens. Le fils du proscrit paraît avoir assez longtemps souffert de la défiance qui s'attachait naturellement à ses origines. Il fut cependant nommé en 1537 conseiller au parlement de Paris ; mais il aurait peut-être vieilli dans cette fonction subalterne, si Marguerite de France, duchesse de Berri, femme de vertu, de sens et de haute culture, n'eût distingué son mérite. Elle le choisit pour son chancelier, et peu après il fut élevé à l'emploi de surintendant des finances en la Chambre des comptes. En 1560, l'Hôpital succéda à son ami Olivier dans

la charge de chancelier de France. Notre dessein n'est pas d'ailleurs de rappeler sa vie, connue de tout le monde, ni d'examiner si, dans les circonstances où il fut appelé à jouer un des premiers rôles, Michel de l'Hôpital, soupçonné de quelque *huguenoterie*, ne donna pas à l'indulgence pour les opinions nouvelles un peu plus que ne demandait l'unité religieuse de la nation (1).

Michel de l'Hôpital aimait à se délasser des affaires et à se consoler des déboires de la vie politique, en cultivant la poésie latine. Comme tous les grands magistrats du XVI^e^ siècle, il avait l'âme si fortement pénétrée des lettres anciennes qu'en vérité il semble que le latin soit sa langue maternelle, le français presque un idiome étranger. Ses discours et mémoires d'État seraient lourds, embarrassés et monotones, s'ils n'étaient soutenus par la hauteur et la force des pensées; ses vers latins, qui n'étaient pour lui qu'une distraction et un repos, coulent au contraire avec une singulière aisance, sans nulle trace d'effort, d'une veine abondante.

La traduction d'une partie de son *Voyage à Nice* ne pourra pas malheureusement faire sentir l'élégance, le charme réel d'une poésie savoureuse et même originale. Toutefois, si cette langue est véritablement belle, il ne faudrait pas en surfaire la valeur; il ne faudrait pas dire, par exemple, avec Scévole de Sainte-Marthe (2), que l'Hôpital a surpassé

(1) On peut voir sur lui : Villemain, *Vie de l'Hôpital*, dans *Etudes d'Hist. moderne ;* A. H. Taillandier, *Nouvelles Recherches histor. sur la vie et les œuvres du chanc. de l'Hospital ;* Dupré-Lasale, *Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chanc. de France ;* Anquez, *le Chancelier de l'Hospital ;* etc.

(2) Dans les *Gallorum doctrina illustrium Elogia*.

Horace pour l'harmonie et la chaleur de sa diction. Maintenons les distances. Précisément le *Voyage à Nice* permet de comparer sa manière avec celle d'Horace, dont le *Voyage à Brindes* (1) a peut-être suggéré à l'Hôpital l'idée de son récit : nous sommes bien loin de la légèreté et de l'esprit de l'aimable poète romain. Le débat qui s'élève à Lyon entre Dorsenne et son compagnon semblera long et pédant, nous le craignons, si on le rapproche de la dispute du bouffon Sarmentus et de Messius Cicirrus dans le *Voyage à Brindes*. On peut dire aussi que, dans les poésies latines de l'Hôpital, le mot manque souvent de précision topique, ce qui rend malaisée une traduction exacte.

Un autre défaut tient à l'excès même de la culture classique. L'Hôpital s'est fait, par l'étude assidue des œuvres de l'antiquité, une âme romaine à ce point qu'une mythologie surannée déborde de ses vers. Les savants de ce siècle avaient deux religions : celle de leur croyance et de leur vie, et celle de leur imagination littéraire. L'Hôpital, sincèrement chrétien, n'hésitera pas un instant à nous parler du *Destin*, des *dieux ;* et, à propos de deux ou trois papes morts en peu d'années, il écrira que « les *Parques* ont accumulé deuil sur deuil ».

Le goût et l'admiration de l'antiquité s'annonce encore, cette fois avec plus de bonheur, par la description des ouvrages romains que l'Hôpital rencontre sur sa route ; il s'étend sur ce sujet avec une prédilection marquée, et cela nous a valu des renseignements qui ne sont pas sans prix. Du reste, on remarquera dans cette pièce des souvenirs historiques, des observations, des réflexions morales, des anecdotes, des scènes amusantes.

---

(1) *Satires*, I, 5.

Le *Voyage à Nice* n'a pas échappé à la curiosité des érudits lyonnais; nous le croyons cependant très peu connu, et on le lira avec quelque plaisir. Nous avons rendu de notre mieux le caractère vrai de ce morceau, sans nous astreindre à une littéralité étroite, sans affecter non plus une élégance moderne qui serait une sorte de trahison (1).

Il était peu utile ici de traduire le commencement et la fin du voyage, qui auraient un médiocre intérêt pour des lecteurs lyonnais. Nous nous sommes contenté de traduire le récit du voyage depuis Moulins jusqu'à Valence, par la Palice, Roanne, Tarare, Lyon, Vienne et Roussillon.

C'était l'itinéraire habituel des voyageurs qui allaient de Paris, des bords de la Loire ou du centre dans le midi, en Italie, en Orient. Route importante entre toutes celles de notre vieille France, et dont l'histoire administrative, politique, militaire, commerciale, pittoresque serait d'un grand intérêt. Depuis bien des années, nous assemblons des matériaux pour l'écrire; cette page n'en est qu'un épisode. Voici, d'après *la Guide* publiée en 1553 (2), six ans avant le voyage de la duchesse de Savoie et de l'Hôpital, l'itinéraire pour ainsi dire officiel de Moulins à Lyon, par le *grand chemin royal de Paris à Lyon : Moulins* (3); Toulon; *Bessay;* Saint-Loup; *Varennes;* Saint-Geran-le-Puy; Perrigny;

(1) On a suivi le texte de la première édition, publiée par les amis de l'Hôpital: *Michaelis Hospitalii Epistolarum seu Sermonum libri VI*, Paris, 1585, petit in-f° (l. V., *Ad Iac. Fabrum*)— M. Baudry de Nalèche a publié en 1857 une traduction des poésies de l'Hôpital, que nous ne mentionnons que pour mémoire; nous n'en avons fait aucun usage

(2) *La Guide des chemins de France* (par Charles Estienne?). Paris, Charles Estienne, 1553, in-8° (page 155).

(3) Nous avons imprimé en italiques les villes et bourgs nommés par l'Hôpital.

la Palice ; la Tour [ou Droiturier] ; Saint-Martin-d'Estreaux ; la Pacaudière ; Changy (1) ; *Roanne ;* l'Hôpital (« brigandaige ; cy commence la montaigne de Tarare ») ; Saint-Symphorien-de-Lay (« lequel Lay est ville à costé, à main gauche, dans la montaigne ») ; la Fontaine ; la Chapelle (« au-dessus de la montaigne ») ; *Tarare* (« au pié de la montaigne ») ; Saint-Antoine ; Pontcharra ; Bully ; l'Arbresle ; la Tour ; Ecully ; Montriblou ; *Lyon.* Sauf des rectifications partielles, c'est encore aujourd'hui l'itinéraire de la route nationale de Paris à Antibes. N'ayant pas sous les yeux la suite de *la Guide*, de Lyon à Valence, nous donnons l'itinéraire de Beauvau, publié un demi-siècle après (2) : *Lyon ;* Saint-Symphorien-d'Ozon ; *Vienne ;* Auberive ; le Péage-de-Roussillon ; Saint-Rambert-d'Albon ; *Saint-Vallier ;* la Maison de Pilate (*sic*) ; *Tain ;* le Pont de la Roche sur l'Isère ; *Valence.*

Le *Voyage à Nice* est adressé par l'Hôpital à Jacques Du Faur, maître des requêtes au Parlement de Paris, un ami des bons et des mauvais jours, dont la mort arrachait plus tard des plaintes touchantes au chancelier : « Comment ! si près de moi, et sans moi, il est mort, cet ami, ce camarade d'enfance, cet illustre Du Faur ? Je connaissais ses pensées les plus secrètes, comme il connaissait les miennes ; nous avons vécu ensemble comme deux frères jumeaux, et rien n'avait pu refroidir notre affection. Les orages, ces horribles orages qui ont fondu sur la France, nous ont enfin jetés sur des routes diverses, et nous avons tous deux

(1) Saint-Germain-Lespinasse, entre Changy et Roanne, ne figure pas dans cet itinéraire.

(2) Henry de Beauvau, *Relation journalière du voyage du Levant.* Lyon, François Arnoullet, 1609, in-12 (page 151).

assisté avec désespoir au naufrage de la patrie (1). »

Il reste à dire dans quelles circonstances fut accompli le voyage de Nice. Il avait été convenu que la paix de Cateau-Cambrésis, du 3 avril 1559, serait cimentée par le double mariage d'Élisabeth, fille de Henri II, avec Philippe II, et de Marguerite, sœur du roi, duchesse de Berri, avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Au milieu des fêtes splendides données à l'occasion du voyage de sa sœur Marguerite, Henri II fut mortellement blessé dans un tournoi par le comte de Montgommery, le 29 juin 1559 ; il mourut le 10 juillet. Les noces de Marguerite de France avaient été célébrées la veille, « lesquelles, dit Vieilleville (2), ressemblaient mieux ung convoy de mortuaire et funérailles que à aultre chose ; car au lieu de hautbois, violons et aultres resjouissances, ce n'estoient que pleurs, sanglots, tristesses et regrets, et, pour mieulx représenter ung enterrement, ils espouzèrent ung peu après minuict ; car le Roy avoit desjà perdu la parolle et tout usaige de raison, ne cognoissant plus personne. » Le pouvoir passait aux mains d'un jeune homme maladif, et le supplice d'Anne du Bourg ensanglantait les premiers jours du nouveau règne.

C'est dans ces tristes conjonctures que la duchesse de Savoie, après un séjour à Romorantin, s'achemina vers Nice, où elle devait trouver son mari, et passer la fin de l'hiver. Marguerite évita de passer par Bourges, capitale de son duché de Berri ; elle fut rejointe à Dun-le-Roi par son chancelier, Michel de l'Hôpital, et traversa la forêt de

---

(1) *De Obitu Jacobi Fabri*, dans les Poésies latines de l'Hôpital, livre VI.

(2) *Mémoires*, livre VII, chap. 28 (collection Michaud, 1re série, t. IX, p. 284).

Couleuvre, dont les chemins étaient défoncés, et « pires que la voie des enfers ». A partir de Moulins, le cortège suivit la grande route de Paris à Lyon. La duchesse était accompagnée de ses huit filles d'honneur et de leur gouvernante, de son chancelier, du poète Delbène et des autres officiers attachés à son service, d'une garde armée, de pages, de laquais, et même de bouffons, qui s'essayaient à égayer leur maîtresse; d'ailleurs, il faut bien le dire, Marguerite était à peu près consolée déjà de la mort de son frère; rien du moins, dans le récit de l'Hôpital, ne laisse seulement soupçonner que ce voyage avait suivi de si près un événement tragique.

Marguerite passa quelques jours à Lyon, et en partit la veille de Noël, le dimanche 24 décembre 1559 (1). Elle prit le chemin de Marseille, où le duc de Savoie vint au-devant de sa femme. Là, le cortège se divisa : le duc et la duchesse s'embarquèrent avec une partie de leurs gens, tandis que les autres suivaient la voie de terre; tout le monde se retrouva à Nice, où la nouvelle duchesse de Savoie reçut un accueil triomphal.

Le récit de l'Hôpital est daté de cette ville. L'intention

(1) « Au moys de décembre, bien dix jors avant Noël, le dimenche, Madame Marguerite de France, duchesse de Savoye et de Berry, arriva à Lyon, accoutré elle et son train de dueil; et puis, le dimenche avant Noël [24 décembre], elle délibéra de s'en aller, et partit pour aller trouver Monsieur de Savoye à Nice, où elle fut malade quelque temps ». (*Des choses plus notables advenues à Paris, à Lyon et autres villes, en l'an 1559 et 1560*, dans Louis Paris, *Négociations, Lettres et Pièces diverses relatives au règne de François II*, p. 794 et suiv.). D'après ce récit, la duchesse de Savoie serait restée huit jours à Lyon, en comptant celui de l'arrivée et celui du départ; d'après l'Hôpital, elle y aurait séjourné cinq jours entiers (*integros*); à un jour près, les deux textes sont d'accord.

de la Cour était d'y rester jusqu'au printemps, et d'aller ensuite à Verceil. Sur ces entrefaites arriva la mort d'Olivier, le 15 mars 1560. Michel de l'Hôpital reçut en Piémont la nouvelle qu'il était appelé à lui succéder dans la charge de chancelier de France. REURE.

VOYAGE DE MOULINS A VALENCE

Extrait du « VOYAGE A NICE » (traduction).

« Moulins est la première ville qui pavoisa pour nous ses portes et ses églises (1). Les boutiques avaient été fermées, et tout le peuple, répandu dehors, suivait ses échevins dans un bel ordre. Six jours auparavant, un envoyé de la Cour était venu pour faire marquer à la craie les logis qui nous étaient destinés, et pour commander aux habitants de venir au-devant de Madame. M. de Villeneuve (2) nous fit voir ce qui restait de l'opulence d'une race éteinte (3), les jardins, ces arbres qu'envoya autrefois la Médie, chargés de leurs fruits (4). Même, chose admirable ! la fontaine du

(1) Six ans plus tard (janvier 1566) l'Hôpital faisait promulguer à Moulins, par le roi Charles IX, cette célèbre ordonnance sur la réformation de la justice, qui est restée un des meilleurs titres de gloire du chancelier.

(2) « Mre Pierre de Bourdié, sieur de Villeneuve, capitaine-concierge du chasteau de Moulins » (Nicolas de Nicolay, *Générale Description du Bourbonnois*, éd. Vayssière, t. Ier, p. 62. Cet ouvrage a été écrit en 1569).

(3) Le palais des ducs de Bourbon, éteints en 1527 par la mort du connétable. Il reste de ce palais une tour, la *Mal-Coiffée*, et un élégant pavillon de style renaissance.

(4) Des citronniers probablement.

château, comme pour témoigner son amour à la princesse, versait alors des eaux plus abondantes, et les lançait plus haut en l'air. A notre grand regret, il nous fallut rester cinq jours à Moulins, pour attendre que l'Allier vagabond, grossi par des neiges subites et par la pluie qui les suivit, fût rentré dans ses rives accoutumées.

« Enfin nous sommes partis. Après avoir traversé Bessay et l'humble ville de Varennes (1), nous arrivons aux toits fumeux de la Palice, juchée sur sa colline (2). Là s'élève un grand portique soutenu par sept colonnes en marbre de Ligurie (3); le château resplendit partout d'ornements variés, et de plafonds aux lambris dorés (4).

« Au coucher du soleil, nous sommes arrivés à la longue rue de Roanne, où la Loire, confiante dans la force de ses eaux et la sûreté de son lit, se hasarde pour la première fois à recevoir des bateaux qu'elle ne connaissait pas encore, et à porter dans les provinces qu'elle arrose des marchandises de toute sorte.

« Jusqu'à ce jour, le destin nous avait tous gardés en bonne

---

(1) Bessay-sur-Allier, commune du canton de Neuilly-le-Réal (Allier). — Varennes, chef-lieu de canton du même département.

(2) La ville de la Palice ne dépassait guère alors la petite rivière de Bèbre, et était presque tout entière bâtie sur un coteau que la route royale escaladait par une rampe très raide (Voy. R. de Quirielle, *Notice sur la Palice*, p. 12).

(3) Ce « grand portique soutenu par sept colonnes en marbre de Ligurie » n'est mentionné, du moins à ma connaissance, dans aucun autre document. Serait-ce l'entrée du château ?

(4) Au commencement du siècle, Jacques de Chabannes, maréchal de la Palice, avait élevé le grand corps de logis qui s'étend entre le vieux château féodal et la chapelle. On peut encore y admirer les deux magnifiques plafonds de la Renaissance dont parle l'Hôpital.

santé; il avait préservé Madame et ses filles d'honneur. Mais, à Roanne, Bogomare, malgré la sécurité qu'il affectait sous le plâtre de son visage, malgré ses vantardises, fut pris d'une fièvre ardente. Bogomare est malade: adieu les jeux et les plaisanteries. Malgré tout, Tertulle (1), enveloppé d'une peau de renard, la figure tout enfarinée, saute un pas de satyre, et mène des danses à la mode champêtre. Puis il agrémente son jeu, et s'assied sur le sommet d'un bâton.... (2) Les autres jeunes gens ont voulu l'imiter, mais ils s'étendaient sur le dur pavé, au milieu de nos éclats de rire.

« Veux-tu maintenant la preuve que les dieux veillaient sur nous ? Veux-tu que je te raconte une chose inouïe, un prodige que la postérité admirera, si jamais elle le voit peint sur un tableau votif ? Nous étions arrivés au sommet de la montagne qui a pris son nom du bourg de Tarare (3).

---

(1) Bogomare et Tertulle sont les bouffons de la suite de la duchesse.

(2) Ici est un passage que je ne puis traduire ; il y faudrait peut-être la compétence d'un acrobate. Voici du reste le texte ; nous proposons ce petit casse-tête à la sagacité de nos lecteurs :

Dein sic ludum ornavit, ut ipse sederet
Arduus in baculo, complexaque crura teneret.
Nunquam sede super tali consisteret ille,
Si non in truncum procumbat corpore toto,
Quem manibus terra defixum utrisque gerebat.
At quoties læva in dextram se versat, et alte
Erexit truncum, nisi se libraverit æquo
Pondere, vix certam potis est vitare ruinam.

(3) Il y aurait un curieux travail à faire sur la montagne de Tarare. C'était l'épouvantail des voyageurs; on en parlait depuis Paris. *La Guide* de 1553, comme on a vu plus haut, met à cet endroit une note terrifiante : *Brigandaige !*

Gris comme toujours, le cocher du poète Delbène (1), en voulant poser son pied mal affermi dans un mauvais endroit du chemin (2), tombe entre le derrière de ses chevaux et les roues. Il garde cependant assez de présence d'esprit pour essayer, en raidissant ses pieds, d'arrêter la voiture lancée à toute vitesse. C'est en vain ; la jante cerclée de fer lui passe en roulant sur la poitrine et sur le ventre. Épouvantés, ses camarades accourent pour relever son corps ; mais il s'était lestement relevé lui-même, et il montrait sa poitrine nue, sans trace de blessure. Il faut croire que l'ivresse, funeste à tant d'autres, aura sauvé la vie à notre homme ; car ses veines, gorgées et enflées d'une masse de vin, le mirent en état d'opposer plus de résistance à la pression des roues, et de porter tout le poids de la voiture (3).

« Je chanterai maintenant le grand débat qui fut à Lyon entre deux de nos compagnons de route. L'un soutenait qu'il était préférable de continuer le voyage sur les longs bateaux du Rhône, et conseillait d'éviter la fatigue du cheval. L'autre redoutait le cours emporté et les écueils du fleuve, les ponts aux piles énormes sous lesquels il faudrait passer, et concluait qu'il n'irait pas confier sa vie au frêle bois d'une barque. « Tu n'as rien à craindre, lui dit Dorsenne ;

(1) Barthélemy Delbène, écrivain au service de Marguerite de France. On le voit plus tard demander à l'Hôpital des vers pour la duchesse de Savoie (Poésies lat. de l'Hôpital, livre VI, ép. à Marguerite, duchesse de Savoie). — Son fils Alphonse Delbène fut abbé de Hautecombe et évêque d'Alby.

(2) « On m'a dit tantôt mille horreurs de cette montagne de Tarare : que je la hais ! Il y a un certain chemin où la roue est en l'air, et l'on tient le carrosse par l'impériale : je ne soutiens pas cette idée ! » (Lettre de Mme de Sévigné à sa fille, du 17 février 1671).

(3) Est-ce une plaisanterie ?

« Je me fais fort de te rendre intact et à bon port bien au-delà « de la ville des Cavares (1). — Comment le pourras- « tu? Jamais je ne me suis baigné dans une rivière, et je « n'ai pas appris à nager en mon enfance. — Je le puis, mon « cher, je le puis, si tu veux bien t'abandonner à moi. Je « t'attacherai sous les aisselles deux ceintures gonflées d'air; « elles te soutiendront à la surface de l'eau, et tu ne courras « aucun risque d'aller voir le fond du Rhône. — Qu'un autre « essaie, si le cœur lui en dit, et que sa folle présomption « tente le Ciel et les eaux par cette façon de voyager. Pour « moi, j'ai entendu dire qu'un quidam, plein de confiance « en des ailes artificielles, osa un jour s'élancer du haut « d'une muraille. Mais inutilement il agita ses ailes dans « les airs ; il tomba, et les enfants se moquèrent de lui et « de sa cuisse cassée (2). J'aime mieux un bon matelas « étendu sur la terre ferme. J'éviterai de mon mieux les « cailloux de la route. Si le poisson tremblant saute mala- « droitement sur le sable sec de la rive, si l'hirondelle a de « la peine à se poser à terre, je ne conseille à homme qui « vive de prendre le chemin des oiseaux ou celui des pois- « sons; et, quand je pourrais me métamorphoser, je ne « désirerais ni des ailes ni des nageoires. Mon avis (je ne « l'impose pas) est que chacun s'en tienne à sa nature. « Là où on peut bonnement arriver avec ses pieds, « il est fou d'y aller par eau, ou de franchir l'espace sur « des ailes. »

---

(1) Expression d'un sens peu précis, comme on en rencontre trop dans cette pièce. On peut choisir entre Valence, Orange, Avignon, et autres villes des *Cavari* situées sur le Rhône ou non loin du fleuve.

(2) C'est, il semble, un souvenir « arrangé » de l'histoire bien connue d'Icare.

« Nous avons séjourné cinq jours entiers dans la colonie amenée en Gaule par Plancus (1). Mais combien les hommes de ce siècle reculé étaient plus sages et prévoyants que ceux d'aujourd'hui ! on veillait alors avec plus de soin au bien général. Lyon était baigné dans l'air pur d'une belle colline, d'où la vue s'étendait sur toutes les campagnes avoisinantes. (2) Il manquait un cours d'eau : on alla au loin, vers Saint-Etienne, chercher des sources qui furent amenées sur les hautes arcades des aqueducs. Mais la fureur des flammes détruisit la ville ancienne (3) ; et maintenant, entre la montagne et le cours de la Saône, les maisons se pressent, étouffant dans un espace trop étroit. Jamais tant de milliers d'habitants ne pourraient tenir dans un lieu si resserré, si les maisons ne s'élevaient à des hauteurs extraordinaires, et ne multipliaient leurs étages. Le matin, un épais brouillard vous prend à la gorge, et il ne se dissipe pas avant que le soleil ait accompli la moitié de sa course. O aveugles, aveugles Chalcédoniens (4) ! Cependant les citoyens les plus aisés reconnaissent que leurs pères se sont trompés : ils se mettent à bâtir sur la montagne, entre les aqueducs et les ruines de la vieille ville. Spina (5) a enclos de murs une partie

(1) A Lyon, ville fondée (selon la tradition reçue) par Munatius Plancus.

(2) Le mouvement qui fit descendre Lyon sur le bord de ses fleuves était inévitable. Mais l'admiration pour l'antiquité était alors de rigueur.

(3) Sous le règne de Néron (Voy. Sénèque, *Ep.*, 91).

(4) Allusion peu naturelle à l'oracle de Delphes, qui avait appelé Chalcédoine, ville bâtie en face de Bysance, sur la rive asiatique, la *cité des aveugles*, parce que ses fondateurs n'avaient pas choisi de préférence l'autre côté du Bosphore.

(5) Léonard Spina, riche marchand lyonnais, d'origine italienne. La belle maison dont parle l'Hôpital était située sur la colline Saint-Sébastien. — Sur ses goûts de magnificence, voir G. Paradin, *Mémoires de l'hist. de Lyon*, p. 378.

de l'espace compris entre la rive droite du Rhône, et la rive gauche de la Saône. D'en haut, il voit les deux grands fleuves mêler et confondre leur eaux, et contemple la ville tout entière. Rien de plus délicieux que sa maison et ses jardins. Ceux qui bâtissent ainsi me paraissent être sagement fous, et ne pas mal employer leur argent.

« Non loin de Lyon sont les magnifiques restes de Vienne, aujourd'hui petite cité. Tant que subsista la puissance des Allobroges (1), Vienne donna des lois aux montagnes du Dauphiné, et à tout le pays entre les Alpes et le Rhône. Elle a été obligée de céder le premier rang, et une autre ville, qui a un nom grec (2), s'est emparée de la prééminence. Ici, à profusion, s'offriront à vos yeux les monuments du génie latin : d'immenses portes sculptées de marbre, des arcs sans nombre, des châteaux (3), le palais des Césars. Une jolie rivière (4) coule dans la ville avec un doux murmure, en formant des bras ou des canaux qui se partagent à travers les rochers. Charmé par la beauté de ce ruisseau, j'ai voulu puiser à pleines mains à ses eaux sacrées (5), et même m'y plonger tout entier ; mais j'en ai ressenti de vives douleurs à l'estomac et aux entrailles.

« Roussillon (6) nous offrit ensuite une magnifique hospi-

---

(1) Je pense que l'Hôpital veut parler du second royaume de Bourgogne, dont Vienne fut la capitale.

(2) Grenoble, *Gratianopolis*. Ce mot ne pouvait entrer dans le vers.

(3) Nous traduisons ainsi, mais non sans hésitation, *prætoria*.

(4) La Gère, qui arrose Pont-Evêque et le quartier Saint-Martin.

(5) *Sacros latices*. Pourquoi *sacrées* ? Peut-être parce que cette petite rivière, qui coule près de monuments antiques, mérite par cela seul, aux yeux d'un érudit de la Renaissance, une sorte de vénération religieuse.

(6) Chef-lieu de canton du département de l'Isère. — La route passe au Péage ; la duchesse de Savoie se détourna un peu sur la gauche pour

talité, qui fut très agréable à la princesse ; Roussillon, château célèbre de la famille de Tournon. L'aîné de cette maison (1) était à Rome depuis trois grandes années pour l'élection des souverains pontifes, car les Parques ont accumulé deuil sur deuil (2). Ce fut son frère qui nous accueillit : il nous présenta ces vins délicieux de la contrée, et nous fit asseoir à une table chargée de mets délicats. Partout ruisselle une somptueuse et splendide vaisselle d'or et d'argent ; partout de riches tapis, œuvres de Sidon et de Phrygie (3).

« Nous sommes arrivés de là à Saint-Vallier, puis au pied des murailles de la petite ville de Tain (4). Au bord de la rive opposée, Tournon est bâti sur une colline dont la roche escarpée serre de près le Rhône aux flots bruyants. A ces coteaux commence la gloire de Bacchus. Bien que la

---

atteindre le château de Roussillon où, cinq ans après, Charles IX fit un assez long séjour. On a souvent répété cette erreur qu'il avait fixé le commencement de l'année au 1er janvier par la *Déclaration de Roussillon*, du 9 août 1564. Ce changement dans notre système de chronologie a été opéré par l'*Edit de Paris*, de janvier 1563-1564 (Giry, *Manuel de Diplomatique*, p. 113).

(1) François, cardinal de Tournon, fils de Jacques de Tournon et de Jeanne de Polignac. Il est inutile de rappeler le rôle immense joué par cet homme d'État. Il n'était pas d'ailleurs l'aîné de sa famille.

(2) Le pape Jules III était mort en 1555, ; Marcel II lui succéda et ne régna que quelques jours ; Paul IV fut élu la même année, Pie IV en 1559. En réalité, le cardinal de Tournon fit un long séjour à Rome, parce qu'il était alors en demi-disgrâce. Il revint d'Italie en 1560, et arriva à Lyon le 22 septembre.

(3) Réminiscence d'érudit ; pour un savant féru de l'antiquité, un tapis est toujours teint dans la pourpre de Tyr et de Sidon.

(4) Saint-Vallier et Tain, villes et chefs-lieu de canton du département de la Drôme.

renommée des vins de Tournon soit répandue dans tout l'univers, cependant les gens du pays conviennent que les vins blancs de Tain (1) sont meilleurs encore, et ils osent les préférer même aux crus fameux du Vivarais.

« Pendant que nos serviteurs préparent les lits et dressent la table, nous passons le Rhône, et montons à la petite ville qui a donné son nom à la famille de Tournon. On y voit une école vaste et superbe, où les études sont florissantes. L'aîné des Tournon, après l'avoir fondée à ses frais et consacrée aux Muses, l'a enrichie de revenus immenses, sur lesquels on paye le traitement des professeurs étrangers, et on pourvoit à l'entretien des enfants et des jeunes gens pauvres. C'est là que, du Dauphiné et du fond de la Provence, la jeunesse vient se former aux arts sacrés de Pallas (2).

« Un peu plus loin, nous franchissons l'Isère rapide sur des bateaux. Nous passons aussi la Drôme (3), qui avait rompu son pont, et se promenait triomphante à travers les campagnes, traînant comme un butin des cadavres d'hommes et d'animaux.

« Toi non plus, belle Valence, je ne t'oublierai pas dans mes vers, ni tes fontaines limpides, ni tes riantes

---

(1) Vins de l'Hermitage.

(2) Sur cette école célèbre, voy. Massip, *le Collège de Tournon en Vivarais*. Honoré d'Urfé, encore écolier, écrivit là son premier ouvrage : *La Triomphante entrée de très illustre dame Madame Magdeleine de la Rochefoucauld,... le dimanche vingt-quatriesme d'Avril 1583*. Lyon, 1583, in-8°. — Le dauphin François, fils aîné de François Ier, et frère de Marguerite, duchesse de Savoie, était mort à Tournon en 1536.

(3) Plus bas que Valence. — Nous traduisons ainsi *Droum*, bien que ce mot ne semble pas appartenir à la langue latine. La forme normale serait *Druna*.

prairies. Tu ouvres à la jeunesse la source des lois (1); la première, tu as appris la science du droit et de la jurisprudence aux peuples qui vivent au pied des Alpes. Mais trop souvent les jeunes étudiants se laissent captiver par les faciles séductions de cette ville, et ils s'éprennent pour de belles filles sans mœurs. Après avoir ainsi honteusement trompé les espérances de leurs parents, ils sont réduits à labourer la terre, ou, revenus chez eux, ils mènent une vie inutile, et méprisée de leurs concitoyens. »

---

(1) Valence avait une université de droit, dont la réputation était médiocre.